

William S. Messier
Université du Québec à Montréal

Choper le virus

Le fait qu'une œuvre littéraire soit le produit d'un procédé psychologique intuitif ou inconscient, d'une idéologie sociale dominante, de conventions littéraires ou langagières ou d'une combinaison de tous ces facteurs ne nous dit rien sur sa capacité ou son incapacité à représenter la réalité¹.

Gerald Graff
Literature Against Itself

Dans l'introduction de *The Literary Animal*, qu'il codirige avec David Sloan Wilson, Jonathan Gottschall décrit sa « découverte » de la théorie de l'évolution et sa pertinence en études littéraires. Le spécialiste des récits homériques offre candidement une métaphore : « J'ai chopé le "virus évolutionniste" »

1. Gerald Graff, *Literature Against Itself: Literary Ideas in Modern Society*, Chicago, Ivan R. Dee, Inc. Publisher, 1989, p. 199 [je traduis].

en 1996, durant ma deuxième année d'études supérieures dans le département de littérature de l'Université de Binghamton² ». Il ne s'agit bien sûr que d'une façon de parler. Tous les jours, dans n'importe quel domaine d'études, des gens sont « affligés », par métaphore, d'un virus quelconque qui prend ensuite la forme d'une véritable obsession, provoquant parfois même chez certains des symptômes comme l'anxiété fiévreuse ou l'insomnie. Il reste que, dans le cas de Gottschall et de bon nombre de ses collègues darwinistes littéraires, les métaphores du virus, de la révélation christique ou d'une force étrange qui s'empare de soi semblent particulièrement populaires. Usant plutôt de l'analogie du changement de paradigme, le critique D. T. Max évoque dans le *New York Times* l'aspect quasi sectaire du mouvement et décrit les cheminements de ses principaux acteurs comme autant de « conversions » ou de *coming-out*³.

Depuis près de vingt ans, le « virus » darwiniste se propage, se transforme et gagne en importance dans les études littéraires aux États-Unis. Selon le groupe de chercheurs atteint par celui-ci, les départements d'études littéraires pourraient de l'intérieur à cause du relativisme radical préconisé par les poststructuralistes. Provoqué par cette crise des sciences humaines dans les universités américaines, le recours aux principes clés du darwinisme, et plus précisément d'une frange de la psychologie évolutionniste, pour aborder les textes littéraires apparaît comme une manière de sauver les études littéraires. La littérature trouverait son salut dans l'analyse quantitative structurée autour de l'idée que le cerveau humain n'a pas évolué depuis le Pléistocène et que tout ce qu'il produit — incluant la littérature et l'art — s'expliquerait par des fonctions évolutionnistes.

La métaphore du virus m'apparaît des plus féconde pour amorcer une description sommaire de l'avènement du darwinisme littéraire.

2, Jonathan Gottschall et David Sloan Wilson [dir.], *The Literary Animal: Evolution and the Nature of Narrative*, Evanston, Northwestern University Press, 2005, p. xviii [je traduis].

3. D. T. Max, « The Literary Darwinists », http://www.nytimes.com/2005/11/06/magazine/06darwin.html?pagewanted=all&_r=0 (21 novembre 2012).

Comme tout virus, celui-ci a connu plusieurs souches. À défaut d'en faire un portrait exhaustif, je me contenterai d'en examiner la plus virulente, soit celle du noyau dur du mouvement. J'examinerai ainsi certains écrits de Joseph Carroll et Jonathan Gottschall. Ceux-ci sont les premiers à s'autoproclamer « darwinistes littéraires » et à mettre de l'avant, sous ce titre, une révolution au sein des études littéraires — voire des sciences humaines.

Le présent texte se veut donc une sorte de chronologie de propagation. J'y observerai d'abord quelques croisements entre la science évolutionniste et les études littéraires ayant précédé l'avènement du darwinisme littéraire — souches qu'on pourrait qualifier de primitives. Ensuite, je m'intéresserai plus directement au mouvement en tant que tel à partir de deux symptômes majeurs du virus darwiniste. D'une part, le sujet darwiniste désire expliquer le comportement humain, surtout vis-à-vis la fiction littéraire qu'il consomme ou qu'il produit, par le moyen de la psychologie évolutionniste. Il cherche donc à comprendre l'existence et le contenu de la littérature dans un schème sociobiologique. « Pourquoi lit-on et écrit-on? Et à quel propos lit-on et écrit-on?⁴ » Le second symptôme majeur du virus darwiniste en études littéraires se traduit par une inquiétude, voire une hostilité à l'égard des sciences humaines telles qu'on les pratique, particulièrement aux États-Unis, depuis les trente dernières années, et une volonté forte de renverser l'*establishment* à l'aide de la psychologie évolutionniste.

Je m'appuierai sur quelques documents qui m'apparaissent pertinents pour comprendre globalement les enjeux soulevés; parmi ceux-ci, les plus importants sont certainement *The Literary Animal*, véritable anthologie-phare des darwinistes littéraires, et un essai de Jonathan Kramnick intitulé « Against Literary Darwinism⁵ » qui,

4. Jon Adams, « Value Judgements and Functional Roles: Carroll's Quarrel With Pinker », Nicholas Saul et Simon J. James [dir.], *The Evolution of Literature: Legacies of Darwin in European Cultures*, Amsterdam, Rodopi, 2011, p. 157 [je traduis].

5. Jonathan Kramnick, « Against Literary Darwinism », *Critical Inquiry*, vol. 37, n° 2, hiver 2011, p. 315-347.

comme le laisse deviner son titre, propose une critique orientée vers les principes évolutionnistes derrière le groupe. S'il m'oblige à me référer à des positions plus tranchées sur la question de la pertinence de la pensée évolutionniste en études littéraires, cet angle d'approche me permettra de décrire sommairement l'évolution du virus darwiniste dans le champ des études littéraires.

« Un texte qui survivrait » : souches primitives

Si l'apport des darwinistes littéraires au champ de la littérature est souvent qualifié de « nouveau » dans les médias anglo-saxons, l'idée d'une certaine contamination ou d'une perméabilité du discours scientifique et des études littéraires, précisément en ce qui a trait à la théorie de l'évolution, n'est pas nouvelle. En 1961, le chercheur Donald Pizer décrivait comment la théorie de l'évolution a pu influencer les études littéraires dans le dernier quart du XIX^e siècle, chez les anglo-saxons. Des théoriciens comme Hamlin Garland et H. M. Posnett considéraient la littérature et les études littéraires comme étant dynamiques plutôt que statiques, c'est-à-dire que leurs conditions respectives à un moment donné ne pouvaient être comprises qu'en fonction d'un examen de leurs développements à partir de conditions antérieures. Or, Pizer précise que le trait fondamental de l'évolution qui intéressait ces chercheurs, couplé au déterminisme de Taine, donnait naissance à un appareil critique évolutionniste qui n'était que rarement darwinien : « La plupart des critiques avaient intégré la doctrine de Herbert Spencer voulant qu'à toutes les phases de la vie, l'évolution se résume à un progrès de la simplicité d'une homogénéité incohérente à la complexité d'une hétérogénéité cohérente⁶. »

John Addington Symonds, un autre critique de la fin du XIX^e siècle, expliquait pour sa part qu'un phénomène naturel ou culturel n'existait qu'au sein d'un processus et ne pouvait être isolé de ses antécédents

6. Donald Pizer, « Evolutionary Ideas in Late Nineteenth Century English and American Literary Criticism », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 19, n° 3, printemps 1961, p. 306 [je traduis].

et de ses connaissances. Cette vision des phénomènes culturels s'appliquait à l'évolution des genres littéraires⁷. Parallèlement, dans les années 1890, Ferdinand Brunetière voyait dans l'évolution des genres littéraires en France une reproduction systématique du modèle darwinien de l'évolution des espèces⁸.

Le darwinisme social développé à partir des écrits de Herbert Spencer et les monstruosité de l'eugénisme telles qu'orchestrées par l'Allemagne nazie pendant la Deuxième Guerre mondiale ont ralenti considérablement les élans « darwinistes » dans le domaine des études littéraires et des sciences humaines en général durant la première moitié du vingtième siècle. La *Déclaration d'experts sur les questions de race*⁹ de l'UNESCO, signée en 1950, rend en quelque sorte « officiel » le malaise concernant toute interprétation évolutionniste ou biologique du comportement et de la psychologie humaine. En effet, il faut attendre la parution de travaux comme *Sociobiology: The New Synthesis*¹⁰, d'Edward O. Wilson, en 1975, pour voir relancées les préoccupations de certains intellectuels quant à la portée des principes darwiniens dans la compréhension de phénomènes culturels. Nous verrons qu'en dépit de la controverse qu'elle a pu susciter, l'œuvre de Wilson, autant en ce qui a trait aux fondements génétiques de la culture qu'au sujet de la nécessité de revoir l'ensemble des sciences humaines à l'aune de ceux-ci, est cruciale pour les darwinistes littéraires.

Par ailleurs, dans les années 1980, paraissent deux ouvrages importants sur l'influence des théories de Darwin dans la production littéraire du XIX^e siècle : *Darwin's Plots*¹¹, de Gillian Beer, et *Darwin and*

7. John Addington Symonds, « On the Application of Evolutionary Principles to Art and Literature », *Essays Speculative and Suggestive. Volume I*, <http://archive.org/details/essaysspeculati01unkngoog> (17 juillet 2012).

8. Voir à ce sujet l'article de Nicolas Wanlin dans le présent ouvrage.

9. UNESCO, *Déclaration d'experts sur les questions de race*, <http://unesdoc.unesco.org/images/0012/001269/126969fb.pdf> (19 juillet 2012).

10. Edward O. Wilson, *Sociobiology: The New Synthesis*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 1975, 697 p.

11. Gillian Beer, *Darwin's Plots: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction. Third Edition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009 [1983], 330 p.

*the Novelists*¹², de George Levine. Le premier offre, dans la préface de son édition de 2000, un survol des avancées en matière de psychologie évolutionniste et de sociobiologie inspirées directement de la théorie darwinienne ainsi qu'une réactualisation fort intéressante des enjeux de l'évolutionnisme :

Darwin a fait ses avancées sans la notion de génétique, mais l'ADN a fait renaître de façon plus immédiate bon nombre des controverses au cœur de la première vague de réception de *L'origine des espèces*, particulièrement la constatation troublante que les humains et les animaux ont des ancêtres et, c'est désormais un fait, un matériau génétique communs¹³.

Inscrit dans une perspective sociocritique, les deux ouvrages s'appuient sur l'idée que la *narrativité* des écrits de Darwin a grandement contribué à leur prolifération dans la société contemporaine. Pour paraphraser Gillian Beer, lire *L'origine des espèces*¹⁴ est un acte qui engage tout lecteur dans une expérience narrative perçue comme étant tragique ou comique selon ses propres a priori. Une expérience narrative qui serait donc subjective, voire littéraire¹⁵. Dans le même ordre d'idées, George Levine propose d'examiner, d'un point de vue littéraire, le discours scientifique entourant le darwinisme comme une forme de discours culturel s'immiscant dans la fiction victorienne.

D'ailleurs, plus récemment, dans son essai sur le pragmatisme et la littérature américaine intitulé *A Natural History of Pragmatism*, Joan Richardson explique que Darwin lui-même était très préoccupé par la lisibilité de son texte fondateur :

Il s'est efforcé de faire de *L'origine* un texte qui survivrait.
À cette fin, Darwin savait qu'il devait façonner son langage

12. George Levine, *Darwin and the Novelists: Patterns of Science in Victorian Fiction*, Cambridge, Harvard University Press, 1988, 336 p.

13. Gillian Beer, *op. cit.*, p. xxiii [je traduis].

14. Charles Darwin, *L'origine des espèces*, traduit par Emond Barbier, revu par Daniel Becquemont, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1992 [1859], 619 p.

15. Gillian Beer, *op. cit.*, p. 3.

pour satisfaire la double exigence de préserver une forme résiduelle qui assurerait une continuité avec le passé tout en y intégrant les adaptations qui imitent les lois du hasard opérant dans la nature telles qu'il en était venu à les percevoir¹⁶.

Si les darwinistes littéraires ont tendance à omettre ces dernières explorations de la pensée darwinienne dans la filiation de leurs propres travaux, c'est qu'elles se posent assez clairement en adversaires dans le conflit qui oppose le naturalisme et le constructivisme. Conflit qui, nous le verrons, est aux origines mêmes du mouvement.

La nature humaine

Dans sa contribution à *The Literary Animal*, l'écrivain Ian McEwan affirme que la culture s'est toujours intéressée à définir les traits dits universels de la vie, ce qui constituerait la sempiternelle « nature humaine ». Il s'intéresse aux différentes interprétations, dans ce qu'il nomme l'histoire intellectuelle, du passage de l'humain dans l'ère moderne. Les révolutions agricole ou industrielle, les écrits de Kafka, l'invention de l'écriture, l'avènement de la théorie de la relativité, le bombardement d'Hiroshima, la publication d'*Ulysse* de Joyce, seraient autant de moments qui auraient altéré la conscience des humains et signalé, chacun à sa façon, selon l'interprétation, la naissance de la pensée moderne. À ces pointes historiques trahissant une conception constructiviste de la pensée, voire de la nature humaine, McEwan oppose la perspective « antispectaculaire » de la biologie, laissant entrevoir une lente évolution observable par des indices et des facteurs beaucoup moins frappants. Par exemple, une interprétation naturaliste des changements dans la nature humaine doit tenir compte de l'idée que le néocortex grossit au rythme ahurissant d'une cuillère à thé de matière grise par centaine de milliers d'années¹⁷.

16. Joan Richardson, *A Natural History of Pragmatism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 6 [je traduis].

17. Ian McEwan, « Literature, Science, and Human Nature », *The Literary Animal*, *op. cit.*, p. 14.

Toute définition de la nature humaine demeure à ce jour une entreprise contentieuse, particulièrement du point de vue des sciences humaines. Jonathan Gottschall stipule que

les chercheurs en littérature se sont attachés à des théories obsolètes de la nature humaine comme *tabula rasa* parce qu'ils les considèrent cohérentes avec des orientations sociales et politiques progressistes tandis que les théories ayant recours à la biologie sont perçues comme étant socialement et politiquement rétrogrades¹⁸.

Pourtant, la psychologie évolutionniste dans son état actuel accorde autant d'importance à l'influence de la culture qu'à celle de la nature — des gènes — sur le comportement humain. Considéré comme le père de la psychologie évolutionniste ou de la sociobiologie, le scientifique Edward O. Wilson signe, en 2005, la préface de *The Literary Animal*. Il y présente les grandes lignes de ce qui constituera le terreau scientifique des darwinistes littéraires : le cerveau humain est une machine à récits, créant des scénarios ou des options, guidé inconsciemment par ce que Wilson nomme un ensemble de règles épigénétiques, c'est-à-dire des « prédispositions héréditaires dans l'organisation du cerveau et dans le développement cognitif qui rendent certains comportements plus probables que d'autres¹⁹ ». Les récits produits par le cerveau qui s'avèrent les plus satisfaisants sont répétés et deviennent, en fait, des phénomènes culturels. La spirale génétique et culturelle évolue ainsi; les gènes déterminent quels scénarios sont produits par le cerveau, et les phénomènes culturels qui en résultent auront un impact sur les gènes qui survivront²⁰.

Les darwinistes littéraires prétendent ainsi court-circuiter le fameux débat nature / culture. À tout le moins, ils arrivent généralement,

18. Jonathan Gottschall, *Literature, Science, and a New Humanities*, New York, Palgrave Macmillan, 2008, p. 33 [je traduis].

19. Jean-Paul Baquiast, « Edward O. Wilson », http://www.automatesintelligents.com/biblionet/2001/mar/e_wilson.html (17 juillet 2012).

20. E. O. Wilson, « Foreword from the Scientific Side », *The Literary Animal*, *op. cit.*, p. ix.

de façon relativement convaincante, à en faire oublier les enjeux le temps de justifier leurs méthodes de travail. Pour paraphraser Joseph Carroll, la fiction, selon cette conception, agit à la fois comme lieu de simulation et comme interface instinctive entre la cognition rationnelle (ce qui est perçu dans l'environnement, par exemple) et les dispositions comportementales génétiques de l'humain²¹. Il convient de spécifier que cette théorie de la psychologie évolutionniste fait l'objet de perpétuels débats dans le domaine, particulièrement en ce qui concerne les fonctions « adaptatives » ou évolutionnistes de la fiction. Si Carroll choisit clairement son camp aux côtés de Wilson, il se justifie en présentant d'autres visions tout aussi intéressantes du rôle de la fiction dans le schème évolutionniste. Steven Pinker, nommément, suggère que l'art en général permet certes de simuler des situations et donc d'élaborer différents cas de figures, mais qu'il n'est qu'un vestige d'une autre fonction cognitive à laquelle l'humain s'adonne par pur plaisir, comme la masturbation.

Les fonctions adaptatives de la fiction

Voyons maintenant deux exemples d'études quantitatives qui s'appuient sur l'idée que la littérature occupe des fonctions adaptatives. Grosso modo, ces travaux illustrent bien comment les darwinistes atteignent leur objectif principal; soit celui de « réduire le spectre d'explications possibles²² » dans la discipline des études littéraires.

Dans *Graphing Jane Austen*, Joseph Carroll se joint à Jonathan Gottschall ainsi qu'à deux psychologues évolutionnistes nommés John A. Johnson et Daniel J. Kruger pour élaborer une approche quantitative de la littérature qui me paraît exemplaire. Ils divisent leur objet d'étude — quelques 134 romans anglais du XIX^e et du début du XX^e siècles — dans une structure qualifiée d'« agonistique²³ »; c'est-

21. Joseph Carroll, *Graphing Jane Austen: The Evolutionary Basis of Literary Meaning*, New York, Palgrave Macmillan, 2012, p. 83.

22. Jonathan Gottschall, *op. cit.*, p. xi [je traduis].

23. Joseph Carroll, *op. cit.*, p. 8 [je traduis].

à-dire qu'ils s'intéressent essentiellement à ce qui caractérise, dans ces romans, les protagonistes, les antagonistes et les personnages secondaires. En termes greimassiens, les chercheurs se servent donc de l'axe du pouvoir du schéma actantiel (adjuvants, héros, opposants) des romans à l'étude pour savoir si une telle division au sein des œuvres reflète des conditions « évoluées » permettant de former des groupes sociaux en coopération. Partant de l'idée que l'évolution humaine est en partie une question de compétition entre groupes sociaux, ils ont soumis un questionnaire à 519 répondants connaissant les œuvres abordées dans l'espoir d'y trouver quelque confirmation. Le questionnaire était composé de trois ensembles de catégories. D'abord, on étudiait l'identité de 435 personnages : leur âge, leur attrait, leurs motifs, les critères guidant leur sélection d'un géniteur ou d'une génitrice et leur personnalité en général. Ensuite, on demandait aux répondants de choisir une émotion, parmi une dizaine de réponses possibles (frustration, dégoût, tristesse, admiration, affection, etc.), que susciterait chacun de ces personnages. On leur demandait enfin s'ils souhaitaient que ceux-ci atteignent leurs objectifs ou qu'ils échouent dans leurs quêtes respectives. Le troisième ensemble de catégories du questionnaire exigeait que les répondants déterminent si chaque personnage était un protagoniste, un ami ou associé d'un protagoniste, un antagoniste ou un ami ou associé d'un antagoniste.

Les résultats de l'enquête ont montré qu'une forte majorité de lecteurs réagissent de la même façon par rapport aux structures agonistiques de l'ensemble des romans. Avec cette simple découverte, Carroll fait d'une pierre deux coups. D'abord, il réfute les théories constructivistes et déconstructivistes sur le sens en littérature en redonnant à l'auteur le plein contrôle de l'interprétation de son texte :

Le haut degré de convergence dans les réponses à ces questions suggère que les auteurs déterminent quels attributs les lecteurs retiennent des personnages mis en scène et comment ils réagissent émotionnellement par rapport à ces attributs²⁴.

24. *Ibid.*, p. 9 [je traduis].

Ensuite, il justifie ce rôle prépondérant de l'auteur en expliquant que de tels résultats rendent probable la fonction évolutionniste ou adaptative de la structure agonistique. Le sens du texte appartient exclusivement à l'auteur, mais à celui-ci en tant qu'humain, donc en tant que produit de l'évolution dont les gènes et la culture évoluent en étant intrinsèquement *imbriqués* les uns dans l'autre.

L'hypothèse que confirmerait l'étude de Carroll va donc comme suit : la capacité d'accéder à la structure agonistique d'un texte littéraire, tout comme la capacité à en créer de nouvelles, représente un trait hérité de notre génétique. Carroll prétend que les classiques de la littérature donnent accès aux plus profonds aspects de la nature humaine²⁵, et qu'à travers la lecture de ceux-ci, le lecteur est capable de distinguer les rapports de force entre les individus dans un monde virtuel. En réagissant de façons similaires à la mise en scène de ces rapports de force entre groupes sociaux (protagonistes, antagonistes et leurs associés respectifs), les lecteurs qui lisent massivement les classiques participent collectivement à un éthos social. Cet éthos social est donc renforcé et génère, chez des auteurs membres de cette même collectivité, d'autres structures agonistiques²⁶.

Dans une autre étude intégrée au recueil *The Literary Animal*, les chercheurs en psychologie Daniel J. Kruger et Maryanne L. Fisher et un chercheur en littérature comparée nommé Ian Jobling ont soumis 257 étudiantes en psychologie à une sorte de « marie, baise, tue » évolutionniste utilisant quatre personnages masculins de romans anglais de la période romantique. À partir de passages qui permettaient de classer les personnages selon deux modèles archétypaux, décrivant deux hommes d'entre les quatre comme d'obscurs séducteurs, et les deux autres comme des héros plus nobles, plus paternels, les participantes

25. Notons qu'il n'explique pas du tout en quoi les « classiques » (quels classiques, d'ailleurs? et pour qui sont-ils des classiques?) donnent mieux accès à la nature humaine. Cette lacune n'est pas anodine, nous le verrons.

26. Joseph Carroll, *op. cit.*, p. 56.

devaient répondre à des questions à caractère sentimental²⁷. En comparant les résultats de leur enquête, les chercheurs constatent que la plupart des répondantes préféreraient, dans une relation à long terme, être avec un héros noble, et que plus la relation hypothétique serait courte, plus elles se tourneraient vers les héros obscurs. Les chercheurs s'étonnent que 60 % des participantes préféreraient avoir des relations sexuelles avec un héros obscur et séducteur qu'avec son homologue plus noble et paternel, tandis que seulement 13 % d'entre elles voudraient l'avoir comme gendre. Ils concluent alors en stipulant que de telles données empiriques permettent d'aller au-delà des simples suppositions au sujet de la nature humaine — suppositions qui seraient monnaie courante en études littéraires, et qui expliquent sans doute pourquoi je ne partage pas exactement l'étonnement des chercheurs, les résultats me frappant plutôt par leur concordance navrante avec des lieux communs sur les rapports amoureux.

Dans leur interprétation des résultats, Kruger, Fisher et Jobling prétendent avoir trouvé une corrélation entre le style d'attachement d'une répondante et les caractéristiques que celle-ci privilégie chez un géniteur. Ils suggèrent notamment que les femmes ayant un type d'attachement craintif-évitant (« fearful attachment ») étaient les plus enclines à choisir un héros obscur comme géniteur puisqu'elles ont tendance à se percevoir et à percevoir les autres négativement. Croyant qu'une relation à long terme avec même le plus paternel et le plus noble des héros serait improbable, elles se contenteraient d'une relation sexuelle vite fait avec un tombeur.

Les chercheurs affirment en outre que cette étude montre comment les « adaptations mentales des femmes universitaires du XX^e siècle leur permettent d'interpréter avec justesse des descriptions archaïques

27. Par exemple, dans une section, les participantes devaient déterminer avec quel héros elles préféreraient partir en voyage de trois jours en voiture, avoir un rancard, avoir des relations sexuelles, marier ou voir marier leur fille hypothétique de vingt-cinq ans. (Daniel J. Kruger, Maryanne Kruger et Ian Jobling, « Proper Hero Dad and Dark Hero Cads: Mating Strategies Exemplified in British Romantic Literature », *The Literary Animal, op. cit.*, p. 233.)

de personnages et d'effectuer des choix qui favoriseraient sans doute leur reproduction²⁸ ». Autrement dit, le cerveau des femmes répond essentiellement aux mêmes impératifs évolutionnistes que celui des femmes du Pléistocène en ce qui a trait à la sélection d'un géniteur. Au passage, ils se félicitent d'avoir développé une méthode qui contraste avec celles préconisées dans les études sociopsychologiques habituelles en tirant leur descriptions de véritables textes littéraires au lieu de prendre une description générique de personnages à laquelle ils n'auraient eu qu'à changer quelques mots selon qu'il s'agisse de décrire un séducteur ou un héros paternel. Or, le fait qu'ils omettent justement de commenter les extraits choisis, préférant les publier tout simplement en appendice, me paraît symptomatique d'un clivage qui ne s'est toujours pas estompé entre la science et la littérature. Il est tentant d'y lire plutôt une théorie tellement préoccupée par la nouveauté de sa méthode scientifique qu'elle oublie souvent de justifier sa pertinence pour les études littéraires — outre l'idée fort alléchante d'attirer supposément plus de financement dans les départements universitaires. C'est d'ailleurs ce que soulignent Nicholas Saul et Simon J. James :

Comme toute méthodologie théorique, le darwinisme littéraire pratiqué par les disciples de Carroll tend à privilégier certaines variétés de textes dans lesquelles les types de données qui les intéressent sont plus visibles. Ainsi, l'intrigue retient plus l'attention que le langage littéraire [...]²⁹.

Cette incapacité à comprendre que la littérature ne se limite pas au résumé d'une histoire préoccupe également Jonathan Kramnick. Dans « Against Literary Darwinism », il explore les fondements scientifiques des darwinistes littéraires et constate que leur rapport à la littérature repose sur la notion que le cerveau humain a connu sa dernière évolution à l'ère du Pléistocène. Cela voudrait dire, pour paraphraser Michelle Scalise Sugiyama (une autre actrice importante chez les darwinistes

28. Daniel J. Kruger, Maryanne Kruger et Ian Jobling, *op. cit.*, p. 239 [je traduis].

29. Nicholas Saul et Simon J. James, « Introduction: The Evolution of Literature », *The Evolution of Literature. Legacies of Darwin in European Cultures*, *op. cit.*, p. 11 [je traduis].

littéraires), que l'acte de raconter des histoires serait le produit d'un cerveau adapté pour les conditions d'une société de chasseurs-cueilleurs³⁰. Nous l'avons vu avec la conclusion de l'étude de Kruger, Fisher et Jobling, de même qu'avec le rapport plus ou moins évasif aux classiques chez Carroll : le cerveau humain est en mesure d'identifier dans des récits plus modernes des schémas archaïques, réduisant par le fait même tout récit de fiction à un ensemble de situations dites « universelles ». Cette propriété universelle de toute littérature rend sceptique Kramnick qui constate que les darwinistes littéraires ne semblent pas tellement préoccupés par la nature exclusivement orale de la fiction du Pléistocène. Les travaux d'anthropologues comme Walter J. Ong et Jack Goody ont su démontrer que le passage d'une société orale à l'écriture amène d'importants changements dans son rapport aux récits et au langage³¹. Or, le noyau du problème de l'universalité des récits de fiction — toute société humaine produit de la fiction et possède une certaine « compétence » littéraire — réside dans l'idée que les chercheurs ne tiennent pas compte des variations dans les compétences littéraires des humains. Pire, ils semblent incapables de saisir qu'il existe des différences culturelles entre humains. Kramnick leur reproche d'assimiler compétences littéraires et compétences linguistiques :

En un tour de main, les paramètres innés pour raconter des histoires s'éloignent de tout ce qu'on pourrait qualifier de formel ou de grammatical et se rapprochent des obsessions thématiques habituelles de la psychologie évolutionniste³².

En examinant les textes qui intéressent les darwinistes littéraires, cette question du « réductionnisme » apparaît comme un leitmotiv autant chez les critiques qui en font la principale tare des chercheurs que chez les chercheurs eux-mêmes qui tentent tant bien que mal de calmer

30. Michelle Scalise Sugiyama, « Reverse Engineering Narrative: Evidence of Special Design », *The Literary Animal*, *op. cit.*, p. 178.

31. Voir Walter J. Ong, *Orality and Literacy*, New York, Routledge, 2002 [1982], 204 p. et Jack Goody, *The Interface Between the Written and the Oral*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, 328 p.

32. Jonathan Kramnick, *op. cit.*, p. 338 [je traduis].

le jeu, en montrant qu'une certaine réduction du spectre des façons d'aborder la littérature ne peut être que bénéfique pour l'institution.

Au-delà des deux cultures : les darwinistes littéraires triompheront

Dominés par un relativisme dit radical, sous l'emprise du poststructuralisme ou de la *French Theory*, les départements d'études littéraires et de sciences humaines en général seraient au bord d'un gouffre que seule la science saurait combler. Dans *Literature, Science, and a New Humanities*, véritable pamphlet de la méthodologie darwiniste, Jonathan Gottschall stipule que

la dérive et le manque d'enthousiasme affligeant actuellement les sciences humaines [...] s'expliquent par une vérité inéluctable : en contraste avec le progrès indéniable, quoique ralentissant, du savoir scientifique, les chercheurs en littérature ne produisent que rarement un savoir durable qui saurait survivre aux critiques de la génération suivante³³.

Cette crise des sciences humaines ne date pas d'hier. Dès 1989, alors que le postmodernisme bat son plein, des critiques comme Gerald Graff³⁴ évoquent le tournant pernicieux qu'ont pris les études littéraires aux États-Unis.

Si la question de l'état actuel des sciences humaines — et de la littérature au premier chef — constitue une assise du darwinisme littéraire, c'est qu'on a projeté depuis un certain temps la nécessité d'un principe qui « ferait système » et qui viendrait légitimer hors de tout doute le champ d'études. Northrop Frye parlait du besoin d'une « hypothèse centrale qui, comme la théorie de l'évolution en biologie, verrait les phénomènes étudiés comme faisant partie d'un tout³⁵ ». En

33. Jonathan Gottschall, *op. cit.*, p. xi [je traduis].

34. Gerald Graff, *Literature Against Itself Literary Ideas in Modern Society*, Chicago Ivan R. Dee, Inc. Publisher, 260 p. Notons que Graff est revenu sur ses positions à ce sujet.

35. Cité dans Gillian Beer, *op. cit.*, p. 14, [je traduis].

1998, Edward O. Wilson publiait *Consilience: The Unity of Knowledge*³⁶, dans lequel il prônait justement cette unification ou cette coordination des sciences — y compris, bien sûr, les études littéraires — sous l'égide de la psychologie évolutionniste. Voilà, finalement, les fondements des *new humanities* revendiquées par Jonathan Gottschall, Joseph Carroll et autres chercheurs « atteints du virus ».

Cette idée d'une cohérence, d'une unité quasi théologique, pour reprendre une expression de Gillian Beer au sujet du commentaire de Frye, prend plus souvent qu'autrement une forme téléologique avec les darwinistes. En effet, ce désir de légitimer leur approche devient souvent une finalité. Nous l'avons vu avec les deux études exemplaires dans la partie précédente, c'est un reproche récurrent :

Bien que les travaux de Darwin semblent aujourd'hui plus durables et empiriques que ceux de Freud ou de Marx, l'utilisation qu'en fait Carroll — certes ingénieuse et érudite — tend [...] à réduire le produit cognitif d'un texte à une allégorie de la théorie employée pour l'interpréter³⁷.

Dans sa critique de l'étude de Kruger, Fisher et Jobling, Travis Landry se montre tout aussi sceptique :

S'il peut être intéressant de réfléchir à la possibilité qu'une certaine préférence sexuelle pour un George Staunton illustre la capacité des répondantes « à interpréter des descriptions archaïques de personnages », la portée d'une telle réflexion reste incertaine³⁸.

Même un critique aussi enthousiaste ou proche du mouvement que Steven Pinker peine à cacher sa déception devant cette même étude quantitative sur le canon littéraire de l'époque victorienne, par exemple,

36. Edward O. Wilson, *Consilience: The Unity of Knowledge*, New York, Alfred A. Knopf, 1998, 352 p.

37. Nicholas Saul et Simon J. James, *op. cit.*, p. 11 [je traduis].

38. Travis Landry, « The Taming of *The Literary Animal* », *Evolutionary Psychology*, vol. 4, 2006, p. 55 [je traduis].

qui se traduit essentiellement par une simple réitération de lieux communs, de ce qu'on associe d'emblée à la « folk psychology³⁹ ».

Quant à lui, le critique Jon Adams s'interroge de façon très pertinente sur le rapport de ces chercheurs au canon littéraire. Si les darwinistes ont tendance à privilégier des œuvres classiques — avec Shakespeare et Jane Austen comme coqueluches — sous prétexte que celles-ci rendent plus immédiatement visibles les données qu'ils examinent, on pourrait objecter qu'au contraire, ce qui distingue les œuvres du canon littéraire de l'ensemble des fictions produites par l'humain tient précisément à leur façon de déroger des critères attendus de la psychologie évolutionniste — c'est-à-dire du lieu commun de la compétition entre mâles, de la sélection de géniteurs, des rites de passage à l'âge adulte, etc.⁴⁰ Pour Jon Adams, en n'étudiant qu'un corpus assez restreint de la littérature canonique d'avant le XX^e siècle sous prétexte de se référer à un « organisme modèle » et en érigeant un argumentaire plus ou moins précis sur la sensibilité esthétique inhérente à l'étude de la littérature⁴¹, Joseph Carroll et Jonathan Gottschall effectuent ni plus ni moins un jugement de valeur frôlant la malhonnêteté intellectuelle et risquant de nuire à l'entreprise darwiniste.

Par ailleurs, la critique virulente du postmodernisme accompagnant presque inmanquablement tout ouvrage darwiniste littéraire ressemble chez les plus ardents défenseurs du mouvement à de l'acharnement. Le discours quelque peu alarmiste de Gottschall sur l'état de santé des départements d'études littéraires paraît plutôt optimiste à côté des envolées homophobes de Carroll :

Évidemment, les poststructuralistes ne sont pas tous homosexuels, mais bon nombre d'entre eux le sont, surtout parmi les théoriciens les plus importants, et l'on peut

39. Voir notamment la recension de *The Literary Animal* de Steven Pinker : « Toward a Consilient Study of Literature », *Philosophy and Literature*, vol. 31, n° 1, 2007, p. 161-177.

40. Jon Adams, *op. cit.*, p. 169.

41. *Ibid.*, p. 161.

spéculer que leur théorie se prête à quelques fonctions élémentaires à l'intérieur de l'économie psychologique de la vie homosexuelle⁴².

Ce que représente exactement « l'économie psychologique de la vie homosexuelle » m'échappe, mais il me semble raisonnable d'affirmer que Carroll dépasse ici largement son champ de compétences. Il faut lire aussi, dans *Evolution and Literary Theory*⁴³, la corrélation plus que douteuse que Carroll cherche à établir entre les écrits de Foucault et ses habitudes sexuelles pour apprécier l'intensité du mépris qui semble habiter le darwiniste à l'égard de la *French Theory*. C'est sans doute à ce stade-ci que la souche du virus darwiniste la plus agressive cesse d'être contagieuse.

Au-delà des lieux communs

Si j'ai choisi de restreindre mon survol des travaux des darwinistes littéraires à ceux d'une frange plus ambitieuse (Joseph Carroll et Jonathan Gottschall), c'était précisément pour exposer les limites du concept. Au sein même de leur anthologie-phare, les quelques dix-neuf intervenants diffèrent dans leurs visions du projet darwiniste en littérature. Par exemple, Brian Boyd — un autre acteur majeur — termine son article en admettant que la science peut déterminer ce qui fait que l'art occupe une place si importante dans nos vies, mais elle ne saurait avoir l'impact émotionnel de l'art ni trouver une formule pour l'expliquer⁴⁴. La recension plutôt sévère de Travis Landry dans les pages du journal en ligne *Evolutionary Psychology* — s'adressant en principe à un lectorat déjà atteint du virus — fait état d'une tendance à l'arrogance ou à l'agressivité dans le discours de certains darwinistes littéraires ayant pour effet de nuire à la cause⁴⁵. Les énormités lancées par Carroll

42. Cité dans *ibid.*, p. 166 [je traduis].

43. Joseph Carroll, *Evolution and Literary Theory*, Columbia, University of Missouri Press, 1994, 536 p.

44. Brian Boyd, « Evolutionary Theories of Art », *The Literary Animal, op. cit.*, p. 172. Dans le présent collectif, Jean-Simon Desrochers offre une lecture des plus intéressante d'un ouvrage majeur de Boyd.

45. Travis Landry, *op. cit.*, p. 56.

au sujet de l'homosexualité de certains poststructuralistes nourrissent certainement cette perception.

Je considère qu'une compréhension nuancée des enjeux que soulève le mouvement ne peut être atteinte sans aller au-delà des formules candides et totalisantes qui ont permis aux darwinistes littéraires d'attirer l'attention des médias de façon aussi inusitée. En effet, si les éditeurs de *The Literary Animal* ont éprouvé beaucoup de difficulté à trouver une maison d'édition universitaire qui accepterait de les publier, leur message s'est vite fait entendre auprès des grands médias : des dossiers dans *The Nation* et *The Guardian* jusqu'à l'article suivi d'un débat dans le *New York Times*, en passant par une apparition au *Colbert Report*. Il faut croire qu'une théorie qui expliquerait les mystères du cerveau humain, qui saurait enfin définir la nature humaine et débarrasser les universités de ses obscurs « -ismes » et « post- » a tout pour plaire au grand public⁴⁶. Le fait que la présence des darwinistes littéraires semble déjà moins déranger l'institution, que Gottschall et Carroll aient visiblement trouvé refuge dans une collection taillée sur mesure pour leurs intérêts de recherche, donne un bon indice de l'état de la propagation du virus⁴⁷. Néanmoins, je suis plutôt d'accord avec Steven Pinker lorsqu'il affirme que les darwinistes littéraires ont intérêt à être plus convaincants pour obtenir la reconnaissance qu'ils désirent. Entre autres, ils auraient avantage à élargir leur champ d'études :

Les pulsions évolutionnistes risquent d'être mieux mises en évidence, donc plus utiles pour l'analyse littéraire, dans des histoires mettant en scène des cultures dont les valeurs tendent à les *contredire*, plutôt que dans une culture

46. « Dotez-vous de quelques concepts de base — la sélection naturelle, le choix de partenaires sexuels — et, vous aussi, vous pourrez expliquer les mystères de la vie humaine. [...] La psychologie évolutionniste est le Malcolm Gladwell de la science : limpide et bavarde, elle est si persuasive et charmante que personne n'ose cracher dans la soupe. » (William Deresiewicz, « Adaptation: On Literary Darwinism », *The Nation*, <http://www.thenation.com/article/adaptation-literary-darwinism#> (12 juillet 2012) [je traduis])

47. L'éditeur Palgrave Macmillan lançait en 2008 sa collection « Cognitive Studies in Literature and Performance » avec *Literature, Science, and a New Humanities* de Gottschall. Quatre ans plus tard, Carroll y publiait *Graphing Jane Austen*.

dont les valeurs rendent leurs découvertes redondantes ou caricaturales⁴⁸.

48. Steven Pinker, « Toward a Consilient Study of Literature », *op. cit.*, p. 167 [je traduis].